

LUCE MICHEL

Lofa, Sérieux!



“ Cher prince charmant, quand tu m’auras
enfin trouvée, je commencerai par t’en coller une.
On ne fait pas attendre une dame. ”

Pygmalion }



Sex & the City
nouvelle génération.

Lola, Sérieux !

Lola, 39 ans, Parisienne, célibataire, sage (parfois), gribouille pour gagner sa vie et... est fan de romances. Une addiction qu'elle dissimule à tous, sauf à son journal.

Comme toute femme, elle espère rencontrer le prince charmant, bien qu'il soit surévalué. Elle préférerait un partenaire toujours disponible plutôt qu'un gars avec un cheval. Sérieusement, avez-vous déjà essayé de garer un cheval dans Paris ?

Mais ses lectures, elles, sont des contes de fées.

Lola parviendra-t-elle à réconcilier ses deux réalités ?

Journaliste et traductrice, **LUCE MICHEL** est diplômée en études anglophones.

Lola, sérieux !

DU MÊME AUTEUR

Essais

Adolescentes et violentes, éditions Michalon, 1999

Femmes de détenus, éditions Buchet-Chastel, 2006

Ernest Hemingway à vingt ans, éditions du Diable
Vauvert, 2011

Roman jeunesse bilingue

Miami Dog, mon chien à Miami, illustré par Sway et
Vivalablonde, éditions Talents Hauts, 2010

Luce Michel

Lola, sérieux !

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2018.

ISBN : 978-2-7564-2148-3

*À Constance, qui aime les romances
Aux membres fidèles du Papou's
Aux filles de Miami
À celle du Maine
Aux copines de Marseille, Aix, Paris
Et à toutes les autres aussi...
Sérieux!*

*Où sont les filles, les femmes
au tempérament de guerrière,
oui qui savent comment faire
la fête, qu'elles soient mères
ou célibataires?*

*Où sont les hommes, les gangstas,
les pauvres ou les millionnaires,
les bobos, les mecs en survêt',
les intellos, les mecs en fumette?*

Cosmo, SOPRANO

Note de l'auteur

Si la plus grande partie des extraits de romans présentés le long de ces pages est pure invention de ma part, certains ont été empruntés à des auteurs bien réels.

C'est le cas – dans des genres ô combien différents – de Nora Roberts, Lisa Keyplas, Jill Shalvis, Debbie Macomber, Laclos, Proust, Daphné du Maurier, Françoise Sagan.

Ces deux dernières comptent parmi les auteurs qui m'ont le plus marquée et inspirée à ce jour.

Bibliographie

MACOMBER (Debbie), *L'Amour par petite annonce*, titre original : *Morning comes softly*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascale Haas, éditions J'ai lu, 1995 et 2013.

CHODERLOS DE LACLOS (Pierre), *Les Liaisons dangereuses*, chronologie et préface par René Pomeau, GF-Flammarion, 1971.

PROUST (Marcel), *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, édition présentée, établie et annotée par Pierre-Louis Rey, Folio, 1988.

SHALVIS (Jill), *Lucky Harbor – 1 – Irrésistible*, traduit de l'anglais (États-Unis) par E. Debon, Milady, 2012.

ROBERTS (Nora), *Le Clan MacGregor – 5 – Les Liens du cœur*, titre original : *For now, forever*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jeanne Deschamp, éditions Harlequin, 2005.

MAURIER (Daphné DU), *La Crique du Français*, titre original : *Frenchman's creek*, traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Berthe Vulliemin pour Albin Michel. Le Livre de poche, 2015.

SAGAN (Françoise), *Des bleus à l'âme*, Flammarion, 1972.

Mary inclina la tête. Elle mordillait sa lèvre inférieure et une rougeur délicate avait envahi ses joues à la peau laiteuse parsemée de taches de rousseur. Dans son regard, on lisait un pur élan de joie, mâtiné d'appréhension. D'un geste machinal, elle repoussa la mèche de cheveux blonds qui était venue caresser son visage.

— Tu le penses vraiment ? demanda-t-elle, n'osant croire à sa chance.

Frank soupira.

— Enfin, Mary, si je te le dis !

Et de répéter, une fois encore, ce qu'il lui avait déjà appris : Mark Delawney, LE Mark Delawney, propriétaire de la plus grande chaîne de fabrication de bagels de l'État, voulait – non, exigeait – qu'elle vienne travailler à ses côtés. Une de ses secrétaires lui avait rapporté un bagel de la petite boulangerie de Mary et, depuis, il n'en démordait pas. Il lui fallait cette recette, il lui fallait cette cuisinière et, détail que Frank passait sous silence, il lui fallait cette femme.

Un jour où Mark traversait le Maine, ayant quitté Portland pour une série de visites dans ses magasins situés plus au nord, sa limousine s'était arrêtée à Lewiston. Il avait faim. D'un geste las de la main, le beau trentenaire avait invité son assistante à se mettre en quête d'une friandise – enfin, de quelque chose qui lui permettrait de retrouver un peu d'énergie. L'assistante en question, sachant pertinemment que son patron aimait profiter de ses pauses pour tester des produits de la concurrence, s'était empressée de se mettre en quête d'une échoppe locale. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour dénicher la petite pâtisserie-salon de thé de Mary, Lewiston se composant essentiellement de deux grandes rues et du carrefour où elles se croisaient. Un rapide regard sur la décoration des lieux lui avait appris que la propriétaire était à n'en pas douter quelqu'un de goût. L'endroit avait un côté suranné, hors du temps. Les murs, d'un ton ocre, étaient recouverts d'anciennes couvertures de magazines culinaires, sur lesquelles des femmes aux sourires éclatants présentaient leurs cupcakes, biscuits aux éclats de chocolat et autres cheesecakes aux couleurs vives. L'endroit dégageait un parfum de cannelle, de sucre roux et de noix grillées. Sur les présentoirs, les gâteaux étaient tout aussi appétissants : croissants français, petites brioches dorées, sponges à faire saliver même les moins gourmands et... bagels ! Leur 8 parfait, les petites graines de sésame qui les recouvraient, leur teinte alléchante... Mark n'y résisterait pas. Si, en plus, il pouvait en critiquer la texture, il serait le plus heureux des patrons. Et un patron heureux, cela n'avait pas de prix.

La femme souriante aux yeux verts de chat et à la taille fine qui lui tendit son achat joliment enveloppé d'un papier kraft dont les dessins semblaient avoir été peints à la main renforça l'agréable impression de l'assistante. Elle attrapa le sachet, remercia et se dépêcha de rejoindre la limousine dont les ronronnements du moteur paraissaient l'accuser d'avoir été trop longue. Mark, pour autant, ne lui fit aucun reproche en saisissant les emplettes. Il mordit dans un bagel et l'expression qu'afficha son visage fit craindre le pire à la pauvrete. Mortifiée, elle s'attendit à un commentaire cinglant. Mark ne détestait rien de plus qu'être déçu par les apparences. Mais les commissures de ses lèvres s'étirèrent en un large sourire. Il se tourna vers elle, ses prunelles sombres pétillant de joie.

— Ma chère, vous venez de mettre la main sur une véritable pépite !

Depuis, Mark avait mené ses recherches. Mary Waley, trente-deux ans, native de Portland, Maine, était veuve depuis le décès sur le front d'Afghanistan de Finlay, feu son époux. Elle avait ouvert cette petite boutique après le tragique événement et semblait y passer la majeure partie de sa vie. Il découvrit sur Internet de jolies photos de l'énigmatique cuisinière. La presse locale lui avait consacré un article...

*Par amour pour toi, Mina Rice,
traduit de l'anglais (États-Unis)*

12 janvier

Et voilà. On est mi-janvier et j'ai déjà jeté aux oubliettes mes bonnes résolutions, parmi lesquelles : arrêter de lire en douce toute littérature « romance » pour m'attaquer à des choses un peu plus sérieuses. Comme entreprendre un programme de désintoxication en douze étapes. Ça doit bien exister, non ? Au bout de la première semaine, on vous offre le dernier Michel Onfray – dédié par l'auteur, s'il vous plaît.

Allons plus loin, n'ayons pas peur des défis : et si j'assumais enfin mes goûts et mes couleurs ? Si j'arrêtais de mentir ? Si j'avouais au monde entier que je suis accro à ce type de littérature ? Je pourrais organiser une soirée type coming out où je sortirais mes romans à couverture rose du placard en hurlant : « Je veux du bonheur ! Je veux qu'on m'offre des fleurs ! Qu'on me tienne la porte au restaurant, qu'on me caresse la joue avec douceur en me susurrant d'une voix de velours à l'oreille “ma chérie, tu

es merveilleuse” ! Je veux qu’on m’aime au premier regard et que mon amoureux sente bon ! »

En attendant, ma collection de classiques, récupérée chez ma mère lors des vacances de Noël, me nargue depuis l’étagère au-dessus de mon lit. Zola, Dickens, Proust et les autres ne m’offrent pas même un regard condescendant, leurs profils austères et hautains m’ignorant superbement, alors qu’ils sont plongés dans des réflexions profondes sur l’évolution de la société, les aigreur des classes dirigeantes, la souffrance du petit peuple, le goût des madeleines et de l’enfance... *soupir*

Je referme d’un coup sec *Par amour pour toi*. Encore une héroïne douce et mince. C’est cette minceur qui m’énerve particulièrement. Les grosses n’ont jamais droit au bonheur. Même dans le bouquin de Pancol que j’ai dévoré au coin du feu à Noël, sa Joséphine ne finissait par emballer son belâtre qu’une fois quelques kilos perdus. Sérieux, quelle déception !

Je jette un coup d’œil à mon corps dissimulé par une couette épaisse. J’ai décidé quelques années plus tôt que je faisais partie des « minces-voire-maigres-sans-effort », ce qui est un mensonge flagrant – un de plus. Cela ne m’empêche pas pour autant de me trimbaler en voûtant légèrement les épaules, dans un jean trois fois trop grand, les cheveux dans le nez comme si j’étais Jane Birkin, mais les dents mieux plantées. En fait, je ne suis ni mince, ni maigre. Pire, je dois faire appel à toute ma volonté pour garder ce

poids de forme qui me classe juste dans la moyenne nationale. Dans mon déguisement de fille pseudo-cool et affamée, j'arrive seulement à me donner l'air d'une quadra qui ne prend pas assez soin d'elle.

Je me glisse plus loin dans le lit et m'imagine en train de déjeuner avec mes contemporaines : Vanessa Paradis, Charlotte Gainsbourg, Kate Moss. Des filles comme moi, quoi. Naturelles, pas apprêtées, jolies, talentueuses. On papoterait en riant, émettant un millefeuille à l'heure du thé, sur une terrasse ensoleillée de Saint-Germain-des-Prés.

Mon esprit rebelle m'arrête net dans mes divagations pour m'envoyer au News Café, Ocean Drive, Miami Beach, en compagnie de J.Lo et de Kim Kardashian. Concours de gros culs en vue. Les mimosas ont remplacé le Perrier rondelle, des pancakes au sirop d'érable le millefeuille. Bronzées, cachées par nos immenses lunettes noires, alors que les serveurs – tous des mannequins entre deux séances de pose pour Calvin Klein – se plieraient à nos moindres désirs en papillonnant autour de notre table, nous partirions dans ces grands éclats de rire bruyants qui signalent toujours les clients américains dans les restaurants parisiens. J'adore cette arrogance naturelle, ce sans-gêne des puissants qui n'imaginent pas une seule seconde que leur tohu-bohu puisse importuner qui que ce soit.

Mais revenons à l'essentiel. J'ai les fesses trop plates pour cette sortie floridienne, trop rebondies pour les brasseries de la capitale. Je rejette la couette

d'un geste vif, envoie valser le roman dans les pages duquel la jolie veuve finira après bien des péripéties par embrasser l'homme d'affaires qui, je n'en doute pas, a ses propres blessures au cœur l'empêchant de reconnaître que les sentiments qui l'animent ne sont pas que charnels. D'un bond gracieux – ou que j'imagine tel –, je saute hors du lit. Zoé m'attend pour notre premier brunch dominical de l'année.

Feignant un entrain que je n'éprouve pas – qui le pourrait, d'ailleurs, un dimanche de janvier? –, je sautille jusqu'à la boîte qui me tient lieu de salle de bains. Sous l'éclairage sans concession d'une ampoule nue, je me plante devant le miroir parsemé d'éclats de pâte dentifrice, prête à m'apitoyer sur mon pauvre sort.

Je n'ai pas des yeux de biche. Mes iris ne sont pas verts, mon regard ne pétille pas. Dois-je rappeler que c'est janvier? À Paris? Ma peau est tout sauf laiteuse et inutile de dire qu'aucune tache de rousseur ne s'y trouve – Dieu merci, celles dues à la vieillesse n'y ont pas encore fait leur apparition. Aucun atout dans ma poche, donc, avec mes yeux marron, mes cheveux de la même teinte, plats comme une plage du Nord, et ma bouche... banale, à défaut d'autres termes pour la décrire. En bref, je n'ai rien d'une héroïne. Voire, on ne saurait en être plus éloignée que ça. De là à arriver directement à la conclusion amère que je n'ai rien pour être aimée, il n'y a qu'un pas, que je franchis en même temps que

celui qui me sépare de la douche. C'est sûr, je ne rencontrerai jamais le prince charmant, à supposer qu'il existe ailleurs que sous la plume d'auteurs à qui il est impossible de donner un âge sur les couvertures de leurs ouvrages, mais qui toutes ont des dents blanches parfaites, le regard vif et dont les livres sont numéro 1 sur la liste des best-sellers du *New York Times* à en croire leurs sites Internet. #aigreur

Afin d'éviter de sombrer dans une déprime déprimante, je renonce à pousser plus loin l'inspection de mes imperfections et me contente de me savonner rapidement au Mixa Bébé, sans même prendre le temps de me laver les cheveux. Après tout, ce n'est que Zoé que je retrouve et non Mick, Brad, Jay ou je ne sais quel autre bellâtre ensorcelant, envoûtant, mystérieux, élégant, charmant – la liste pourrait s'étirer à l'infini.

Vingt minutes plus tard, je quitte mon studio du XI^e arrondissement pour rejoindre Saint-Germain-des-Prés, où je suis certaine de ne pas croiser Kate, Charlotte et leurs copines à cette date de l'année. Elles ont plus de bon sens – et de moyens – que moi : elles sont sûrement en train de se dorer la pilule dans un endroit paradisiaque, où la température ne doit pas descendre en dessous de vingt degrés. Pour ma part, je grelotte dans le froid parisien. #chacunsondestin

— Vous pourriez faire attention !

L'homme dont le coupé venait de détremper le bas de sa robe de soie se pencha, l'air peu amène, à la portière de son véhicule. Suzan eut un mouvement de recul. Le regard bleu qui se posa sur elle la tétanisa. Il avait la couleur d'un loch sous le soleil d'août, mais jamais elle n'avait lu une telle froideur, un tel mépris sur un visage d'une beauté qui aurait ravi le cœur le plus glacé s'il n'avait été si arrogant.

Lord Honiton affichait un rictus méprisant. Si cette péronnelle s'imaginait qu'il allait prendre le temps de lui présenter des excuses alors que sa mère, Lady Agatha, avait requis sa présence, elle se trompait lourdement. Bien qu'il ne fût pas ravi d'avoir à répondre séance tenante à l'ordre maternel, se dérober ne lui était pas venu à l'esprit. Fils unique et héritier du titre — et de la charge dont celui-ci s'accompagnait —, Alistair Honiton avait appris dès son plus jeune âge à ne froisser ni la crinoline ni les sentiments de sa génitrice. Veuve depuis maintenant douze ans, cette

dernière savait lui rappeler où son devoir se trouvait, si jamais l'audace l'eût pris de s'y soustraire.

Il jeta donc un ultime regard à la jeune femme qui se tenait trop près des roues de son carrosse et, d'un coup de pommeau d'argent sur la vitre qui le séparait du cocher, donna le signal du départ. L'incident ne méritait pas qu'on s'y attarde.

Suzan suivit des yeux l'attelage qui s'éloignait. En elle, la rage, la colère et l'impuissance se mêlaient, la laissant incapable du moindre mouvement. Des chevaux qui arrivaient au trot la tirèrent de sa stupéfaction. D'un bond, elle recula, se mettant enfin à l'abri de la circulation. Les battements de son cœur ne s'étaient pas ralentis. Jamais un homme n'avait osé la toiser ainsi, en manquant aux règles les plus élémentaires de la bienséance. Elle n'était pas près d'oublier ce visage.

*Le Cœur des Highlands, Rita Hopburn,
traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)*

Quelle ville pourrie ! Non mais vraiment ! Je sais : depuis des années, j'annonce à qui veut bien l'entendre que je vais quitter Paris, que la ville n'a plus d'âme, rien à offrir, qu'une beauté – et encore ! – fanée, glacée, inhumaine. Et je suis toujours là. Remarque, on est quelques centaines de milliers dans le même cas. Ce qui n'est pas une excuse. Et puis, rentrer de New York avait été assez douloureux comme ça. Si un jour je repars, je n'oublierai pas de ne jamais revenir.

Bref, j'allais traverser quand un crétin en scooter a manqué me renverser. Pressé, le gars. Pas même un regard en arrière, pas même une excuse hurlée dans le vent de la course, rien. Terminé de commander mes sushis dans une boîte qui permet à ses livreurs de rouler sur les clients. Sérieux, c'est déjà suffisamment dangereux de se nourrir de poisson cru, merci bien. J'en frissonne encore, mais ma rage a laissé place à un autre sentiment. N'aurait-il pas été

romantique, tout compte fait, d'être culbutée par ce preux chevalier si pressé ?

Tout en poursuivant ma marche dans un Paris désert qui se recroqueville sous un soleil glacé, j'imagine la suite des événements. Moi, blessée – mais pas trop quand même – sur le trottoir. Lui, abandonnant sa monture, courant vers moi, prenant délicatement mon poignet entre ses doigts chauds pour y trouver mon pouls qui s'emballe. Moi, gémissant. Lui, se penchant, son souffle effleurant ma joue froide, son parfum...

J'ai soudain moins froid, et ce n'est pas uniquement le rythme rapide de ma marche qui me réchauffe le sang. Je suis seule sur les trottoirs et il n'y a rien de mieux pour se laisser aller à des rêveries. Il faut dire qu'après la lourde série d'agapes familiales, de réveillons et autres dindes de fin d'année, les Parisiens ont bien raison de souffler en janvier et de m'abandonner le trottoir. Après tout, à peine les vacances – si on peut appeler ça des vacances – finies, ils ont retrouvé les métros bondés, les mauvaises odeurs qui règnent dans ces lieux, la circulation... Tandis que moi, tranquille à la maison, je décide chaque matin au réveil de travailler ou pas – enfin, il vaudrait quand même mieux que j'attrape mes feutres et mes pastels gras et me bouge un peu. C'est cette liberté que j'aime particulièrement dans mon métier d'illustratrice. Liberté illusoire, je le sais bien, mais liberté quand même. Et c'est grâce à elle que je peux me permettre de rêvasser sur les bords

de Seine à un livreur qui, selon toutes probabilités, doit avoir à peine dix-sept ans, de l'acné plein le visage et être pressé de rejoindre sa maman qui lui a préparé un bon chocolat chaud.

Quand j'arrive enfin au pub, Zoé est déjà installée à notre table habituelle. Fut un temps où nos brunchs étaient de vrais brunchs : salade de fruits, pancakes et café à volonté ; mais au fil des mois – des années ? –, ils se sont transformés en repas complets. Résultat, Zoé trône face à un gigantesque burger-frites derrière lequel elle disparaît presque. La prise de poids, c'est pas son problème, à Zoé.

J'ai une théorie là-dessus, jusqu'à présent jamais démentie. Les filles aux grosses fesses en sont au Mari n° 1. Pour le deuxième, elles font plus d'efforts. Je vous jure que ça se vérifie. Une femme qui, à quarante-deux ans passés, n'a pas changé de conjoint a derrière elle des années de repas de famille, quelques grossesses mal gérées, le stress d'une vie quotidienne flippante entre le boulot, les enfants, les activités périscolaires, les grèves de cantine et la carrière de monsieur. Donc, pas une minute pour penser à elle et à son fessier qui s'élargit au fil du temps, preuve tangible de son épanouissement familial. En revanche, une quadra qui, contre toute attente, a réussi à mettre la main sur un Mari n° 2 – pas facile, avec le petit dernier qui n'a pas quatre ans, la fille pré-ado et l'ex qui n'en fait qu'à sa tête et oublie régulièrement de prendre les gamins

quand c'est son week-end – fera hyper attention à son physique. Elle a réussi à ferrer « le bon » – oui, le deuxième ou ceux qui le suivent sont toujours « le bon », comme si le premier avait été une sorte de brouillon mal corrigé – et ne compte pas qu'on le lui vole. #cynisme

Zoé, donc, en est encore à n° 1 et se fout de la taille de son postérieur. Elle est marrante, Zoé. Sa vie de famille ressemble à une PME bien gérée. Le lundi, elle a le droit d'aller à son cours de Pilates. Le mardi, c'est monsieur qui va au rugby – il a su rester jeune. Les autres soirs, les activités se gèrent en commun. Et enfin, le dimanche matin appartient à Zoé parce que Pierre, lui, prend son samedi après-midi. Je ne suis pas sûre qu'elle ait hérité du bon créneau. Lorsqu'elle sort de chez elle vers 10 heures, les gosses – trois – dorment ou sont déjà avachis devant la télé. À son retour, la situation est globalement la même. Mais bon, qui suis-je pour critiquer ? Au moins, Zoé et moi arrivons encore à partager des moments de filles grâce à cet emploi du temps bien huilé. Car, tout comme le brunch a mué en déjeuner premier service, ses horaires se sont assouplis. Si elle rentre vers 14 heures, personne n'y voit d'objection. Y a pas à dire, Super Nanny-TV opère des miracles !

— Je te souhaite une année fantastique, roucoule-t-elle quand je me laisse tomber sur une chaise en bois bancale. Et beaucoup d'ammooooouurr.

Je lève les yeux au ciel. Mais pourquoi mes copines mariées tiennent-elles à me caser à tout

prix ? Comme si ma vie n'était qu'une longue suite de jours sans pain parce que je dors seule ! Et encore, quand il arrive que cela ne soit pas le cas, je ne trouve pas toujours cela merveilleux... Mais c'est une autre histoire.

— Bonne année à toi aussi. Je me demande si je ne vais pas prendre une salade César...

— Mais pourquoi tu ferais une chose pareille ? me demande-t-elle, entre perplexité et horreur feinte. Tu sais bien que tu ne les aimes qu'à New York.

Je soupire, Blandine prête à se faire dévorer par les lions.

— Je sais, Zoé, je sais, mais c'est mon côté « éternelle optimiste ». Je ne cesse de croire qu'un jour, quelque part à Paris, on m'en servira une digne de ce nom.

— Tu crois que c'est grâce à la vinaigrette infâme qu'ils mettent dessus là-bas qu'elle est meilleure ?

Pique ou remarque innocente ? Je laisse filer. On ne s'engueule pas avec une copine de vingt ans pour une histoire d'assaisonnement. Je commande une *pork pie* – ce qui n'est jamais rien d'autre qu'une tourte au cochon – avec son accompagnement de légumes verts, histoire de prouver que je pense global, international et n'ai rien contre la cuisine britannique pourtant si décriée.

Tandis que Zoé déguste ses frites sans m'en offrir une seule – quelle salope ! Ce n'est pas parce que je m'en tiens à de la laitue flétrie que la frite grasse

n'est pas une tentation —, on évoque les fêtes qui viennent de passer. Enfin, elle surtout, parce que moi, côté flonflons et cotillons...

— Écoute, un cauchemar, lance-t-elle entre deux gigantesques bouchées de burger. Pierre a été retenu au bureau jusqu'à 19 heures. Résultat, on est arrivés super tard chez ma mère. Elle a donc décrété que, si le poisson était trop cuit, c'était notre faute. Inimaginable! Lily s'est mise à pleurer parce qu'elle ne voulait pas manger de la purée de Mamie — elle n'aime que la mienne, la pauvre chérie — et Jean, qui se mêle toujours de tout et surtout de ce qui ne le regarde pas, lui a alors affirmé que si elle ne finissait pas son assiette, le Père Noël ne passerait pas. Quant à Colette, elle n'avait qu'une idée en tête : rentrer le plus vite possible à la maison. À l'en croire, elle avait rendez-vous avec un loup-garou prêt à quitter sa nana vampire pour elle.

Zoé lève les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin. Je compatis. C'est dur. Il faut dire que ses trois enfants sont de sacrés numéros. À quatre ans, Lily, la benjamine, a tout de la chipie de *compet'*. Intelligente, futée et drôle, mais néanmoins une chipie. Personnellement, j'ai du mal à passer plus de deux heures d'affilée avec elle. Je sais quand j'atteins ma limite : un sourd martèlement me prend aux tempes, je commence à avoir la nausée et ma vision se brouille, signes évidents d'une overdose de caprices lilytiens. Son frère, Jean, est une véritable petite terreur du haut de ses dix ans.

Il ne perd jamais une occasion de titiller sa sœur et leur duo fonctionne à merveille : l'un crie, l'autre pleure ; l'un tape, l'autre mord ; l'un court, l'autre lui fait un croche-pied. Quant à Colette, quel désastre ! Avec ses lunettes, son appareil dentaire, son acné et ses bonnes notes, pas étonnant que sa seule chance d'avoir un amoureux avant ses vingt-cinq ans soit d'embrasser virtuellement un loup-garou planqué entre les pages d'un roman¹ !

Zoé continue à blablater sur sa famille, m'expliquant à quel point les cadeaux reçus des grands-parents, oncles et tantes étaient inappropriés. Soyons franche et sincère : Zoé est une vraie bobo, accro au bio et féministe de la pire espèce. Le genre à refuser toute Barbie ou assimilée chez elle « parce que cela donne à mes filles une fausse image de la féminité et de la féminitude » – quoi que cela désigne. Pierre et elle grelottent dans leur appartement – merci le réchauffement climatique, ils ne tiennent pas à alourdir la facture et se considèrent comme écoresponsables –, elle se balade en Vélib' – c'est tellement génial de se retrouver rivée au cul d'un bus à inspirer ses gaz toxiques le nez collé à son pot d'échappement – et ils partent camper l'été dans des coins improbables type Auvergne et Pictavie

1. J'ai tout à fait conscience que cette remarque sort de la bouche d'une femme bientôt mûre qui, elle, ne rêve que d'hommes absolument inaccessibles puisque eux aussi enfermés dans les pages d'un roman.

profonde – ils réservent à la dernière minute et sont les seuls à s'étonner de toujours trouver de la place. Ils se sont installés au fin fond du XVIII^e parce que, me serine-t-elle à l'envi : « On a un grand appartement, mais dans un quartier où les écoles publiques sont infréquentables. Le privé nous coûte moins cher qu'un 120 m² dans un arrondissement plus central. » Résultat, personne ou presque ne vient dîner chez eux, parce qu'on ne sait jamais ce qu'on va se faire tirer entre le métro et l'immeuble.

Sérieux, je me demande bien comment on est devenues amies et surtout comment on l'est restées. Nous nous sommes connues au lycée. Elle buvait des infusions aux fruits rouges. Je fumais de l'herbe. Elle ne ratait pas un cours et moi pas une manif. Elle était la petite fille sage, j'étais la rebelle aux cheveux crêpés – que celui qui a été ado dans les années 1980 me jette le premier peigne ! Mais force est de constater que le temps passe et que nous sommes toujours là, toujours ensemble, toujours heureuses de nous voir.

De la famille, on passe à son boss qui est un vrai macho comme on n'en trouve plus depuis que la mode des métrosexuels a balayé la ville, puis on en arrive à ma vie privée. Zoé est mariée depuis quinze ans et, pour autant que je le sache, n'a jamais trompé Pierre. Elle vit donc par procuration – mais n'échangerait nos places pour rien au monde. Les yeux brillant par-dessus sa glace qui dégouline de chantilly – pas sûre que tout ça soit bio, mais

visiblement, la règle ne s'applique pas pour les virées hors de chez elle —, la bouche en cul de poule, elle lâche :

— Alors, quoi de neuf ?

J'aimerais lui dire que les fiancés pullulent, qu'il y a la queue dans l'escalier, mais cela serait exagéré.

— Ben... rien.

— Arrête ! Et à Noël, tu as fait quoi ? Et ce type, là, j'ai oublié son nom, qui était avec toi à notre soirée préfêtes ?

— Noël, j'étais dans le Limousin chez ma mère. Le type, il est rentré chez lui retrouver sa femme pour attendre les rennes et le traîneau avec elle. Une autre question ?

Elle se renfrogne. Les hommes mariés que je n'ai pas le bon goût de renvoyer dans leur foyer avant qu'ils ne franchissent mon seuil, elle n'aime pas. Après tout, qu'est-ce qui lui assure que Pierre ne croquera pas une Lola, lui aussi, un jour ou l'autre ?

Quant aux fêtes... Mes parents ont divorcé quand j'avais douze ans. Jusque-là, nous vivions dans un bled au cœur de la France, véritable paradis sur Terre à mes yeux d'enfant. Mais après le divorce, ma mère a entamé une dépression à laquelle elle n'a, à ce jour, pas encore renoncé. Mon père, lui, s'est échappé à Paris. À quatorze ans, épuisée par les larmes, les drames, les angoisses maternelles, j'ai demandé à aller vivre avec lui. Paris était une fête. Un tourbillon, une agression sans fin de nouvelles odeurs, couleurs. Le bruit incessant, la foule, la

Seine... Je me repaissais de tout ça, n'en laissais rien passer, toujours à craindre que la vraie vie ne m'échappe, ne m'attende au coin de la rue suivante. Mon père travaillait comme un fou et se moquait bien de savoir à quelle heure je rentrais à la maison. Tant que mes notes suivaient, le reste importait peu. Il avait rencontré une fille bien plus jeune que lui et c'est à elle que je dois mes premiers paquets de préservatifs et de cigarettes. Elle m'a appris à me maquiller, à trouver des fringues pas chères au fond des boutiques sombres des Halles, à déguster des marrons chauds aux Puces et à entrer en boîte même si l'âge légal pour le faire appartenait à un futur bien lointain. Dans les bars, je rencontrais des gens qui avaient entendu parler d'une soirée, d'un squat, d'un groupe quelconque jouant dans un entrepôt désaffecté à l'autre bout de la ligne 13 – oui, oui, à cette époque, pas de Facebook ni de Twitter pour s'incruster quelque part ! Je dévorais la vie avec une gloutonnerie inimaginable, une boulimie sans fin, un désir insatiable.

Puis, deux jours après mon dix-neuvième anniversaire, mon père est mort d'une crise cardiaque. Fin des vacances éternelles. Il me manquait plus qu'on aurait pu l'imaginer. Il était hors de question que je retourne dans le Limousin, j'avais déjà donné. J'ai trouvé un job de serveuse, une chambre de bonne dans le XX^e bien avant que le quartier ne devienne branché et me suis débrouillée pour rester à Paris. J'ai toujours beaucoup aimé dessiner. Entre

deux services derrière le comptoir, je m'installais à une petite table discrète, où, tout en écoutant Frankie Goes to Hollywood, les Cure ou Barbara, je gribouillais inlassablement mes cahiers blancs. Ce qui aurait pu durer toute ma vie, si Natacha ne m'avait trouvée là. Elle sortait des toilettes – j'ai bien dit que la table était petite! Et qui dit petite table, dit toilettes non loin – et s'est arrêtée pour regarder ce que je faisais. Moi, j'avais l'impression d'avoir enfin rencontré Betty Boop. Taille fine, poitrine opulente, longs cils et yeux de biche, Natacha était surtout une toute jeune éditrice de livres pour enfants. Je me demande même si elle n'était pas encore une simple stagiaire. C'est comme ça que j'ai commencé et que je continue aujourd'hui encore, ce qui ne laisse pas de m'étonner. J'ai toujours considéré ce truc de dessiner assez infantile. Vous avez déjà entendu une adulte se présenter en disant : « Bonjour, moi, c'est Lola Malinges et je gagne ma vie en gribouillant des éléphants roses à points verts ou verts à points roses » ? Très crédible ! Si avec ça vous n'attirez pas des hordes de prétendants, franchement, je ne sais plus quoi vous conseiller. Mais revenons à Noël.

J'étais donc allée chez ma mère. Depuis le décès de mon père, elle avait troqué sa dépression de divorcée pour le rôle ô combien plus gratifiant de veuve. La maison était un autel à la mémoire paternelle, jusqu'à ses chaussons qui avaient retrouvé leur place au pied du lit. #superflippant

Zoé connaît la situation. Elle était venue me rendre visite une fois, pas deux. Ça se comprend.

Elle se reprend très vite :

— Dommage, affirme-t-elle avec le genre d'hypocrisie que l'on ne peut accepter que de ses meilleures amies, il était pas mal.

Pas un mot sur les vacances, et cela vaut mieux ainsi.

— Ouais, je trouvais aussi.

— En même temps, vu la façon dont vous vous étiez rencontrés...

Elle n'a pas tort. Comment faire confiance à un homme qui vous drague dans le métro ? Comme si ceux sur Meetic étaient plus francs du collier !

Philippe m'a toujours évoqué cette vieille chanson de Miossec, *En silence*. Il avait tout de ce type qui perd son slip Éminence sous le sommier, s'en va les yeux dans le vague, sans rien tenter d'expliquer, sans un mot, de cette fuite faussement légère, de cette dérobade en douceur, de ces portes qu'on ne claque pas. C'étaient ses fossettes qui avaient eu raison de moi. Ses fossettes, le grain de beauté sur le lobe de son oreille droite, la forme de ses pieds quand je les ai découverts – ce qui n'avait pas demandé beaucoup de temps. Ils étaient si fins qu'ils en étaient presque féminins. En complet décalage avec le reste de sa silhouette virile. J'aime cela, chez les mâles : leurs fragilités, leurs défauts, leurs cicatrices. Leur carte Gold, leur grosse voiture, leur arrogance de nantis me laissent de marbre. Je

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)